

QUEULES

Portraits sur mesure

Des livres ou des expositions, des visages de stars ou des visages anonymes livrés à trois regards. Une paysanne narquoise approchée par François-Marie Banier; des ancêtres célèbres encadrés par Arnaud Baumann; et deux cents mythes étoilés immortalisés par le studio Harcourt.

Le 29 août 1991, à 15h16, Isabelle Adjani tire la langue à François-Marie Banier, qui elle surhomme affectueusement « mon petit Banier ». En choisissant pour la couverture de son livre cette droite d'Adjani plutôt qu'une autre, François-Marie Banier ne s'est-il pas trompé d'image? Le docteur de presse nous le confirme: notre homme n'est ni un débattant (né à Paris en 1947), ni un inconnu. Premier roman écrit à dix-huit ans (*Les Réserves secondaires*), assisté « valde » par la critique qui le compare à Stendhal et à *Radijoie*. Deuxième roman en 1965 (*Le Passé complot*), et, la encore, « enrouement dans le monde des lettres, de François Mauriac à Louis Aragon ». Un troisième roman, des pièces de théâtre, puis le silence. « C'est que le *Sunday Times* baptise "The Golden Boy of Paris" le fait pendant treize ans pendant lesquels il écrit Balzac et fils de famille (une enfance pathétique) qui obtiendra le succès populaire que l'on connaît. » Que pouvait espérer de plus cet écrivain comblé? La reconnaissance d'une autre forme d'expression qu'il pratique depuis l'âge de seize ans: la photographie.

« Moi je ne sais pas s'il est plus certain que photographe ou plus photographe qu'écrivain. Il est à ce qu'il lui fait de mieux. » (Adjani in *Méduse Fugale*). Ce « mieux », justement, Banier a failli le compromettre en s'affichant, des l'ouverture de son livre d'images, comme un paparazzo happé. Or, il est simplement un photographe comme un autre, qui plus est attachant, même s'il ne reste pas toujours à la sanctification de ses artistes modèles. L'on préfère le *petit Banier* quand, par bonheur, il n'est pas là, et qu'il capture à l'improvise ce moment d'égarment qui dérive les cotées flâneuses de leur appât pour l'objectif de la postérité. Mastroianni à l'air au vol d'une valise (Rome, 86), Silvana Mangano en maillot de bain (Saint-Domingue, 1985), Nathalie Serrault dropee dans un nuage de lait (Oxford, 1991), Madeleine Castaing flottant sur un tapis de feuilles (Paris, '83), ou — magnifique — Beckett et sa démarche de héros — sur une plage — liées par la lumière de Tangier, ce sont les des instantanés aussi bons à croquer qu'un chapelet d'êtres emoussés.

Mais le *Golden Boy of Paris* est encore plus convaincant lorsque, comme tout en chacun, il glisse dans la rue, dans les champs, quelques passants. Ainsi des somnambules fatiguées des passages clostés, des jumeaux des jardins du Luxembourg, ou de la paysanne de Soummères qui brève la campagne et le regard du citoyen Banier avec un étonnement narquoise.

« Elle m'a tout donné. Et a tout gardé », avoue-t-elle, avec l'air déçu d'un gouverneur de desert. Et c'est elle qui, à défaut d'offrir son cœur de reine, glisse à l'écrivain Banier un laissez-passer de photographe-amateur.

À un an de titre le portrait sans trop le tricher, Arnaud Baumann a été aussi essayé avec l'âge du siècle. Son but, sa



Cosette Harcourt, les frères Lacroix et le personnel du studio, vers 1950. « nécessaire », écrit-il dans la préface, « valait à la rencontre de ces "grands-parents" toujours présents, qui ont gouverné nos parents, des ont incarnés, distraits ou fait rêver ». Soi soulevant sept « résonances et acteurs de notre siècle (...), né avant 1914 », dont « le docteur est censitaire, le plus jeune a soixante-dix-sept ans ». De Henri Alkan à Edwige Feuillère, de Jacques Goddet à Bernard H. Zehrfuss, l'âge du siècle décline par ordre alphabétique tous ces « grands-parents » adoptifs. On l'imagine, l'entreprise d'ici pas aisée qui oblige ces visages aimés ou respectés à se plier au miroir du temps. Au lieu de partager leur renouveau, Baumann a préféré, par admiration,

négliger qu'a produits le studio Harcourt des années 1934 à 1979. C'est ce trésor digne d'Alti Babu, acquis par l'Etat français en 1989 et conservé au fort de Saint-Cyr, que montre aujourd'hui la Musée du patrimoine photographique. Quelques mètres, mais de choix, deux cents portraits de « mythes étoilés », « dix-sept casis au regard » (Barthes), guerriers de la scène ou débus de l'écran aux traits immatocibles, la maison de passe-passe photographique, créée par Cosette Harcourt et les frères Lacroix en 1934 n'avait jamais fait à sa publicité: « Un accueil attentionné permet de diriger les clients vers tel ou tel artiste capable d'interpréter leur visage sous l'angle le plus favorable et le plus apte à dégager leur personnalité. » Dans l'hôtel particulier de l'avenue d'Ivry, défilèrent jusqu'à quarante clients par jour, bobes, médecins de province, avocats, résistants, notaires, sportifs, et une nuée de célébrités, de Brigitte Bardot à Charles de Gaulle. Trois liges, en principe, devant le code Harcourt, « un paradigme esthétique », que résume ainsi Dominique Baque: « Les accessoires sont rares. La lumière est emprunte au cinéma. La profondeur de champ est faible. La plan frontal est rare. Harcourt lui préfère les trois quarts ou les profils. L'attention est portée sur les yeux. La retouche, effectuée sur le négatif, comme sur l'épreuve, gomme les imperfections de la peau (...). » Un paradis pour les modèles, peut-être moins pour les photographes: la part Raymond Voinque qui l'exige, tous les autres restèrent anonymes, et un dispositif de la perfection qui ne porta pas toujours ses fruits. Maquillage (avec un supplément), « visage détaché (comme chez le restaurateur des propriétés de la profession) (Barthes), l'acteur d'Harcourt certes régit, sans toujours y gagner une couronne de laurier. Dure loi de la photographie ou de la photographie: dont Buisson Condé, en 1929, ficht l'improbable formule magique: « Pour être photographe, il faut avoir de la garde, de la personnalité et de la branche, savoir être secret et vivre en communisme ferme avec la vérité de son âme. Il parait que j'ai répondu un jour à un jeune exilote qui venait me demander ce que c'était que la photographie: "La photographie, Monsieur, c'est un mot qui n'a aucune utilité, mais c'est un grand mystère". » C'est un peu de mystère que le studio Harcourt et leur cœur de vedettes ont tenté hier de résoudre.

Brighte OLLIER

François-Marie Banier: *Photographies*, Gallimard/Benoît. Et une exposition au Centre Georges-Pompidou (47,71,72,33), jusqu'au 27 octobre 1992.

Arnaud Baumann: *Âge du siècle*, Editions du Félin, 1990, 190 p. Et une exposition à l'FNAC Montparnasse, jusqu'au 14 décembre 1991.

Harcourt, Créteil par l'Association pour la diffusion du patrimoine photographique et la Manufacture, 189 pp., 195 p. Et une exposition au Palais de Tokyo (47,23,98,51), jusqu'au 1^{er} mars 1992.